FBC.672.1

24 décembre 1916

ARCHIVES DE PUJOL BEGOUEN

Cher Monsieur

Mes pensées se portent bien souvent vers Toulouse que vous nous avez fait connaître et aimer si bien pendant cette matinée du 14 Juillet où, inlassablement, vous vous êtes dépensé pour nous montrer toutes vos richesses. Le souvenir de toutes les belles et curieuses choses que nous avons vues et de toutes celles que vous nous fîtes entrevoir reste pour nous inoubliable. Le désir de retourner dans votre ville, de l'étudier grâce aux merveilleuses ressources que vous avez si admirablement développées demeure un des plus chers projets de l'après-guerre.

Après vous avoir quitté, nous avons passé Madeleine Mounier et moi quelques jours à Luz et à Gavarnie. J'ai aimé profondément la montagne si âpre, si grande avec ses

sapins tordus, arrachés par la tourmente, des
pierres qui émergent partout du sol, donnent
au site l'aspect d'un champ de bataille où
se serait passée une lutte gigantesque. J'ai
aimé surtout le cirque à toutes les heures du
jour, j'ai vu le matin le soleil y descendre,
visiter l'une après l'autre les cascades, jouer
dans leur poussière d'eau, j'ai vu le soir
l'immense muraille sombre se détacher
sur un ciel safrané; enfin par une
nuit d'orage toute ma chambre se remplissait
du reflet étincelant et livide des glaces.
J'ai terminé mes vacances à Royan où j'ai
souffert de la chaleur et de la mondanité
du lieu. Au retour l'hôpital avec ses
salles de plus en plus hétéroclites et bizarres,
il abrite en ce moment italiens, espagnols
portugais, serbes, monténégrins, russes, japonais
annamites, anglais et notre hôpital est
uniquement réservé aux malades civils, nos
compatriotes y sont en proportion infime.
En dépit de cela, à part une épidémie de

FBC 672.1 (2)

ARCHIVES DE PUJOL BEGOUEN

variole et quelques méningites cérébro-spinales
l'état sanitaire reste satisfaisant.

J'ai eu le plaisir d'aller voir Jeanne à Arles, toujours épris de sa ville, elle réagit tant qu'elle le peut contre l'accablement qui la gagne après tant de malheurs. Elle n'a pas encore eu le courage d'annoncer à sa mère le second deuil, elle n'a d'ailleurs que très rarement des nouvelles de Pologne. Jeanne m'écrivait ces jours-ci de chercher quelques santons pour compléter votre collection, c'était déjà mon intention et les primitifs et modestes petits personnages ont dû précéder ma lettre auprès de vous. J'espère que Jeanne viendra passer quelques jours ici à la fin de la semaine

Je n'ai fait qu'entrevoir les dames Vasseur à une messe d'anniversaire de la mort de notre regretté maître. Je me proposais de leur faire une visite lorsqu'elles ont été brusquement rappelées à Paris pour une opération qu'allait subir madame Esmein la fille ainée de monsieur Vasseur.

Nous attendons ces jours-ci ma cousine Crova, elle est à Toulon avec son mari dont le frère vient d'être noyé sur le Suffren. Elle entoure de sa sollicitude sa malheureuse belle-mère dont le désespoir fait pitié.

A travers toutes ces tristesses, permettez-moi de vous dire tout le bien que l'exemple de votre magnifique activité nous a fait, à Jeanne, à Madeleine et à moi. Votre juvénile enthousiasme, votre généreuse puissance de travail, la grandeur et la profondeur de vos vues qui dominent toutes les ombres de la vie présente, votre énergie à aider et éclairer les malheureux humains, tout cela a été pour nous une secousse, qui nous fait sortir, lorsque nous rappelons votre souvenir de l'apathie dans laquelle nous pourrions parfois tomber.

Croyez à notre très vive reconnaissance

Germaine Prouty

108 Bd Notre Dame Marseille